

## La destruction de l'Eglise des Cordeliers

Pour procéder à l'agrandissement du bureau des Postes de Libourne, la destruction de l'ancienne église du couvent des Cordeliers a été décidée, il y a déjà un certain temps. Une partie de cette ancienne église servait de dépendances à la Poste, une autre partie était intégrée dans une maison particulière. Tout doit être détruit. Les avis les plus autorisés ont été réunis, sauf, il faut le mentionner, celui de la Société Historique. Déjà, lors de l'affaire du transformateur de la Tour du Grand Port, il en avait été ainsi.

Donc, la destruction de ce monument a été approuvée d'une commune voix.

La Municipalité libournaise n'a rien fait pour le protéger; au contraire, semble-t-il.

L'Agence des Bâtiments de France ne peut rien faire, ces vestiges n'étant ni classés, ni inscrits !!

Seul, notre collègue Jean Royer, architecte et urbaniste, directeur des études à l'Ecole spéciale d'Architecture, professeur à l'Institut d'Urbanisme de l'Université de Paris, a donné un avis défavorable au projet à lui soumis.

« J'ai vu, non sans surprise », écrivait-il le 5 mars 1962, à M. le Directeur des Services Départementaux de la Construction à Bordeaux, « que ce dossier aurait déjà fait l'objet d'un avis favorable de M. le Maire de Libourne et de la Commission départementale d'Urbanisme.

» Il me paraît impensable en effet, qu'on ne se soit pas soucié de la disparition d'un témoin du passé libournais : la chapelle des Cordeliers.

» Certes, ce bâtiment est en mauvais état, et il a été, pendant longtemps, utilisé... avec une désinvolture coupable. Il n'en représente pas moins une page importante de l'histoire de Libourne et je ne puis, pour ma part, admettre qu'on le détruise sans au moins avoir fait l'effort de rechercher si une incorporation de ces vestiges était possible.

» J'avais fait verbalement part de mes craintes... voici quelques mois, et je regrette de n'avoir pas été consulté par l'auteur du projet pendant ses études...

» Libourne ne possède presque plus de témoins architecturaux authentiques des premiers temps de sa fondation, en dehors de son tracé de 1270 toujours en place : ce sont des éléments de remparts, la Porte du Grand Port, et précisément une partie des murs de cette chapelle... C'est moins au nom de l'archéologie qu'à celui de l'Histoire que je condamne cette attitude... »

Le 21 mars, l'Administration répondait à M. Royer par une fin de non-recevoir polie, alléguant qu' « en raison de l'avis émis en son temps par la Commission d'Urbanisme, des exigences du programme imposé et surtout de l'urgence de cette réalisation », il n'était « pas possible » de demander des modifications. »

M. l'architecte des P. T. T. estimait que ces bâtiments « étant à l'état de ruines », il n'était pas possible de les conserver. L'Administration des Postes ne considère que son service et le développement de ses installations. On ne peut l'en blâmer. La Protection des Monuments Historiques n'est pas de son ressort.

Malheureusement, on peut déplorer de la part de certaines notabilités libournaises, un empressement à voir disparaître ce souvenir historique, absolument blâmable et qui dénote un état d'esprit déplorable. Un de nos édiles ne vient-il pas de déclarer dans une réunion officielle sur les lieux, que le Musée Robin comportait déjà « bien assez de vieilles pierres » et qu'il était inutile d'en ajouter encore! Cassez tout, c'est sans importance!...

Aussi, ne saurait-on trop louer M. Jean Royer, qui, en dépit de son éloignement de notre ville, à laquelle il consacra naguère le très beau livre que l'on sait, lui est resté plus attaché que beaucoup de Libournais.

Selon son expression, en admettant qu'il n'y ait pas d'intérêt archéologique en jeu — et c'est discutable —, « un témoin d'une telle signification historique pour Libourne ne se détruit pas. »

« Ce n'est pas en faisant quelques bonnes photos et en rassemblant dans un musée quelques chapiteaux sauvés qu'on aura fait son devoir vis-à-vis du passé de Libourne », ajoute courageusement notre collègue.

En effet, la seule réserve obtenue avait été de « récupérer certains chapiteaux ou moulures susceptibles d'avoir une valeur archéologique », or, il n'est pas sûr que l'on puisse même sauver ces souvenirs, car nous allons assister certainement à une destruction avec des moyens violents, aucun crédit ne pouvant être obtenu daucune part — ni Poste, ni Ville, ni Beaux-Arts — pour dégager avec précaution les objets les plus précieux. Il ne restera donc que bien peu de choses, s'il en reste..

De plus, des fresques anciennes, du XV<sup>e</sup> siècle peut-être — de valeur en tous cas — ayant été découvertes en levant un plafond, cet élément nouveau n'a pu entrer en ligne de compte et arrêter au dernier moment la pioche du démolisseur. Quelques photos, et on abat!... Honte sur nous!

Libourne était déjà bien pauvre en restes de son histoire. Qu'en restera-t-il bientôt ?

A quand la Tour du Grand Port ?

Bernard DUCASSE.

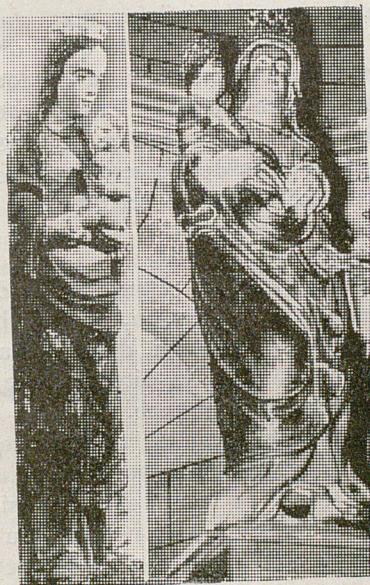
## ETUDE SUR L'ART RELIGIEUX EN LIBOURNAIS

# La Vierge et l'Enfant dans la peinture et la sculpture

(Suite)

*Notre-Dame de Condat.* — Voici la Madone la plus populaire du Libournais. La chapelle de Condat qui remontait au XII<sup>e</sup> siècle fut restaurée agrandie et voûtée dans la seconde moitié du XV<sup>e</sup> siècle. Tout ceci fut fait avec un goût exquis, avec magnificence même.

Au XVI<sup>e</sup> siècle cette chapelle fut embellie d'un autel en bois

NOTRE-DAME DE CONDAT (XVI<sup>e</sup> siècle) à gaucheNOTRE-DAME DE QUEYNAC (XVIII<sup>e</sup> siècle) à droite

Photos Bonny et Coffyn

Cliché Sud-Ouest

avec un rétable richement sculpté, malheureusement disparu, mais dont Guinodie (« Histoire de Libourne ») a donné la description : « au centre du rétable régnait une niche pour N.-D. de Condat, sa voussure était chargée de fleurs et de fruits en relief et d'un travail soigné. »

Apparemment cet autel renaissance avait été construit pour rece-

voir dignement une nouvelle statue de la Vierge, sculptée quelques années auparavant, ainsi qu'en témoigne son style. Car il s'agit bien de la Vierge actuelle. Qu'elle ait été enterrée à une certaine époque et par nécessité — Condat était en dehors des murailles, en pleine campagne — et retrouvée dans un champ, cela ne change rien à l'affaire.

On sait aussi qu'elle fut sauvée sous la Révolution par un vieillard du nom de Saboureau qui la fit emporter, cachée dans le tablier d'une fillette, Anne Saint-Gaudin, épouse plus tard de François Marchand. Dans la suite elle passa à Pierre Beylot qui la restitua enfin au curé de Libourne, l'abbé Charriez.

Notre-Dame de Condat est une statue peinte, sculptée dans un tronc de chêne, et mesure 50 centimètres de haut. La Vierge, debout, tient l'Enfant-Jésus assis sur l'avant-bras gauche. Celui-ci, nu, tient le globe terrestre dans sa main gauche. Il croise les jambes et l'un de ses pieds repose dans la main de sa mère. Les cheveux de la Madone tombent sur les épaules et sur la poitrine.

A signaler une curieuse particularité que l'on ne soupçonne pas à première vue. L'artiste a été contraint par la forme et l'étroitesse du matériau qu'il employait, de plaquer l'Enfant contre sa mère, de telle sorte que l'Enfant n'a pas de bras droit et la Vierge pas de sein gauche. Ceci n'enlève rien au charme de l'ensemble. Le vêtement et tous les détails de la statue nous laissent supposer qu'elle a été sculptée au début du XVI<sup>e</sup> siècle.

*La Vierge assise de Condat.* — Dans l'église de Condat, il y a une autre statue vraiment digne d'attention, et pour la décrire nous laisserons la parole au chanoine Latour qui, dans sa plaquette *Condat a fait œuvre d'historien lucide tant sur la dite chapelle que sur les origines de la seigneurie de Condat et Barbanne.*

« D'abord elle est en silex ; c'est un énorme cailloux, creux par derrière, que des mains patientes et habiles ont taillé par devant en forme de Madone. Le trône sur lequel elle est assise est en pierre.

» Cette madone, comme on en trouve peu certainement de ce genre, mesure 55 centimètres de hauteur. Elle est vêtue d'un costume rappelant le commencement du XVI<sup>e</sup> siècle et coiffée d'un diadème orné de festons et de perreries simulés ; elle a la chevelure pendante ; de chaque côté de sa coiffure tombent des barbes et des bandeaux. Le cou est dégagé, le corsage échancré sur la gorge, un manteau bleu à larges rebords est orné de croix rayonnantes. Elle tient sur ses genoux l'Enfant-Jésus qui porte dans ses mains la boule du monde ; ce dernier est à moitié enveloppé d'un manteau vert. La chaise ou trône sur lequel est assise la Vierge est orné de moulures et peint couleur marron. » (Ajoutons que l'Enfant est presque couché sur les genoux de sa mère).

L'auteur narre ensuite comment cette statue fut soustraite à toute

profanation sous la Révolution par M. Saint-Jean qui l'emporta secrètement et la cacha dans un double mur de sa maison, sise rue Thiers, en face du Tribunal civil. Quand la chapelle de Condat fut rachetée la précieuse madone fut restituée par M. et Mme Lapeyrolerie, qui en étaient devenus, par héritage, les possesseurs.

La Vierge assise de Condat porte une coiffure en usage sous Louis XII et sous François Ier. Il est donc sage d'assigner à cette statue la fin du XV<sup>e</sup> siècle ou le début du XVI<sup>e</sup> siècle. Nous inclinons pour cette dernière hypothèse.

Signalons enfin que la Vierge et l'Enfant sont encore représentés sur une clef de voûte et reproduits par un vitrail du chœur.

*La Vierge assise de Saillans.* — On trouve dans l'église de Saillans une Vierge assise tenant sur ses genoux, appuyé sur le bras droit, l'Enfant-Jésus. En 1847, ce groupe se trouvait dans les fonts baptismaux, Léo Drouyn signale qu'un personnage à genoux se tient aux pieds de la Vierge qui était peinte et dorée. Sur le socle, on lit la date, 1523.

Guinodie (« Histoire de Libourne »), a lu, lui aussi, la date : 1523 et prétend que le personnage agenouillé est saint Simon Stock, de l'ordre des Carmélites. Le groupe en marbre blanc était, lors de sa visite (avant 1845) « barbouillé de mauvaises peintures ».

L'abbé Lewden avait lu une autre date, mais outre qu'il peut s'agir d'une coquille, dans les notes publiées par notre collègue dans notre Revue en 1938, il est impossible de contrôler les dires de ces différents auteurs, le groupe étant aujourd'hui perché contre un mur, sur une console, à une hauteur telle qu'il est impossible de l'examiner, encore plus de le photographier. Nous admettons donc la date 1523 et pensons que le personnage agenouillé est le donateur, comme le fait s'est rencontré assez souvent.

La Vierge a toute l'allure des statues du XVI<sup>e</sup> siècle, se rapprochant de celles des *Pieta*, que nous venons d'étudier.

*La Vierge assise de Guillac.* — « Le Guide archéologique » de dom Biron signale au-dessus de la porte de l'église de Guillac, une niche avec statue de la Vierge du XVI<sup>e</sup> siècle.

Cette sculpture est en bon état, mais malencontreusement coupée en deux par la poutre maîtresse d'un auvent construit contre la façade. Pour étudier la partie supérieure de la statue il faudrait monter sur le toit de l'auvent.

*La Vierge et l'Enfant, sur bois, à Fronsac.* — On trouve dans l'église de Fronsac un tronc surmonté d'un panneau sculpté que Jouannet a qualifié de « véritable chef-d'œuvre de sculpture. » Au milieu d'une couronne triomphale, l'artiste a représenté une Vierge assise jouant avec l'Enfant-Jésus qu'elle tient debout sur ses genoux.

Voici les commentaires de Jouannet (17) « La pose, les draperies, cette physionomie céleste où respirent la tendresse, la grâce et la pudeur; la correction du dessin, la manière franche et large dont les différents détails sont traités, tout place ce médaillon au rang des meilleures sculptures en bois de la Renaissance. »

Dans une seconde note, l'auteur ajoute que cette sculpture « est dans le style de Simon Voult ».

*La Vierge à l'Enfant de Cadarsac.* — Après les œuvres méritantes que nous venons d'étudier, il convient de signaler cette Vierge assise, en bois, dont le style du XVI<sup>e</sup> siècle est certain, mais qui est une œuvre assez médiocre. Nous nous trouvons en présence d'une production que l'on a coutume de désigner sous le vocable de : art populaire. C'est sans doute à ce titre que Brutails l'a admise à figurer dans son album d'Objets d'art des églises de la Gironde.

L'art populaire a ainsi produit des statues qui ont pour nous autant d'intérêt que celles d'albâtre, venues sans doute d'outre-mer. Des hommes de chez nous, des artisans du pays, ont mis à sculpter le bois pour en tirer une image sainte tout leur cœur et toute leur piété. Rendons-leur hommage.

*Peinture.* — Dans l'église de Bonzac qui possède une riche galerie de tableaux, on remarque une toile de petite dimension, soulignée d'une pancarte « Corrège, don du duc Decazes ».

Allegri, dit Corrège disciple de Michel-Ange (1494-1534), dont toute l'œuvre se situe au début du XVI<sup>e</sup> siècle. Le tableau de Bonzac représente « Le mariage mystique de sainte Catherine ». L'original se trouve au Louvre et a été publié par Salomon Reinach dans « Apollo ». Dans ses commentaires S. Reinach dit : « Il (Corrège) a créé un type de Vierge d'un charme attristant, mais superficiel, dont l'influence a été d'autant plus grande qu'elle répondait, au lendemain de la Réforme, à la nouvelle orientation du catholicisme. » Plus loin, il parle du « mysticisme un peu sensuel » dans l'art, dont Corrège avait fourni le premier modèle.

Le ravissant tableau de Bonzac est donc une copie, mais qui provient du Louvre, comme nous en avons acquis la preuve pour d'autres belles toiles de cette église. Sainte Catherine est représentée face à la Vierge qui tient l'Enfant sur ses genoux, lequel semble placer une alliance au doigt de la sainte.

(17) F. JOUANNET : Notice sur Fronsac. Musée d'Aquitaine, tome II, p. 77. L'auteur signalait aussi l'existence d'une table en bronze suspendue au mur latéral de l'église, à droite, et sur laquelle la Vierge était représentée debout, entourée d'emblèmes mystiques empruntés des litanies. Epoque XV<sup>e</sup> siècle. Nous n'avons pu trouver trace de cet objet, pourtant signalé postérieurement, en 1845, par Guinodie, mais cet auteur recopie Jouannet et l'on ne saurait dire, s'il a vu lui-même la table en bronze attribuée à un don de Louis XI.

## Quatrième Partie

XVII et XVIII<sup>e</sup> SIECLES

*La Vierge à l'Enfant de St-Ciers-d'Abzac et de St-Martin-du-Bois.*

— Si nous groupons les XVII et XVIII<sup>e</sup> siècles, c'est parce que, très souvent, il n'y a pas eu de cloison étanche entre ces deux époques. Frappé de la ressemblance des Vierges de nos deux paroisses du canton de Guîtres, avec certaines Vierges pyrénéennes, nous avons exposé le fait au distingué organisateur de l'exposition Mariale de Lourdes en 1958 qui a bien voulu nous dire au sujet des modèles pyrénéens : « Nous sommes ici devant un type de la florissante production des ateliers artisanaux qui, aux XVII et XVIII<sup>e</sup>, à Lourdes et à Asté ont peuplé les églises de Bigorre de rétables aux nombreuses images de Madone, et de saints d'un modèle souvent rencontré... »

Si le modèle qui semble avoir été copié pour l'exécution des statues de Saint-Ciers-d'Abzac et de Saint-Martin-du-Bois a chevauché sur deux siècles on comprendra notre prudence. On sait aussi que les travaux des archéologues sur ces deux périodes sont presque inexistant et dans un dédale de types locaux, correspondant à des ateliers nombreux et régionaux, on ne peut progresser qu'à tâton.

Voici tout de même un point d'acquis. Les Vierges qui nous occupent, dont le manteau relevé selon la formule classique et tenu par la main qui soutient l'Enfant forme *au-dessous des hanches une sorte de rouleau accentué*, sont de tradition pyrénéenne. Leur modèle se retrouve par exemple dans une statue du musée pyrénéen de Lourdes en provenance de l'église paroissiale (18).

La statue de Saint-Ciers d'Abzac est sans élégance. Celle de Saint-Martin-du-Bois, sur un piédestal à l'extérieur du chevet de l'église et dont la partie inférieure manque, est beaucoup plus intéressante. Tête de la Vierge bien dessinée, élégante quoique sévère. L'Enfant est dans la même position que dans la statue du musée de Lourdes, la main droite levée et bénissante.

*Les Vierges à l'Enfant de Pomerol et de Saint-Denis-de-Pile.* —

Nous allons retrouver quelque parenté dans les Vierges en bois de Pomerol et de Saint-Denis avec les statues en pierre précédemment décrites.

De même ordonnance, elles semblent toutes deux représenter un type local fort intéressant.

Le registre du conseil de fabrique de la paroisse de Pomerol porte mention de l'achat fait au couvent des Carmélites de Libourne, au cours de l'année 1851, d'une statue de la Sainte-Vierge en bois sculpté

(18) Cette statue a été publiée par Marcelle Auclair dans Bernadette, p. 123.

« argentée et dorée ». A la même date, on trouve « vente d'une statue en pierre et d'une statue en plâtre ». Hélas ! nous ne saurons jamais de quelle statue en pierre il s'agit. Ah ! ce goût de la brocante ! (19)

Cependant l'acquisition était assez heureuse. La Vierge a fort belle allure. La tête non couronnée est couverte d'un voile rejeté en arrière laissant apparaître la chevelure. La robe est serrée à la taille, à sa partie supérieure elle est bordée d'une étoffe légère sorte de foulard qui des épaules descend sur la poitrine, et se termine par un nœud bouffant. Le manteau relevé et maintenu par la main gauche cache pudiquement certaine partie de l'Enfant-Jésus qui est entièrement nu. Les plis retombent d'une façon somptueuse (beaucoup d'analogie avec le vêtement d'une Vierge du XVII<sup>e</sup> siècle de l'église de St-Savin (H.-P.).

La main droite de la Vierge tenait un sceptre qui manque, l'Enfant la main droite levée, bénissante, et à la main gauche supportait la boule du monde qui manque également. Cette statue se trouve dans la nef de l'église de Pomerol, en face de la chaire.

La statue de Saint-Denis-de-Pile, dans la nef de l'église de cette commune, est plus petite que celle de Pomerol, mais de conception à peu près identique. Elle était également enduite d'une légère couche de plâtre et peinte ou dorée, mais il y a quelques années on l'a décapée et cirée ce qui lui donne l'aspect d'une Vierge noire.

Elle penche la tête légèrement à droite. L'Enfant également nu est beaucoup mieux traité que dans la statue de Pomerol.

Nous avons trouvé en Dordogne une réplique frappante de la Vierge de Saint-Denis-de-Pile. Il s'agit de la Vierge à l'Enfant de St-Léon-sur-Vézère que nous a fait connaître l'exposition Jacques à Périgueux. C'est une statue en bois doré classée au XVII<sup>e</sup> siècle. Comparée à celle de Saint-Denis, nous trouvons un vêtement absolument identique dans tous les détails, même les coups de burin de l'artiste pour dessiner le buste se retrouvent au même endroit. Le nœud d'étoffe sur la poitrine est semblablement étalé et aplati. Une seule chose diffère, l'Enfant est habillé dans la statue périgourdine.

Ceci nous amène à conclure, sinon à deux œuvres d'un même artiste, du moins à l'existence d'ateliers artisanaux en Libournais et en Périgord qui procédaient de la même technique. Enfin le classement au XVII<sup>e</sup> siècle des statues libournaises que nous venons de décrire se trouve confirmé.

*Les Vierges à l'Enfant de Marcenais et de Chamadelle.* — Depuis notre communication à la séance de la S. H. A. L. du 16 avril 1961, la prospection des cantons de Guîtres et de Coutras nous a appris que le XVII<sup>e</sup> siècle avait laissé d'autres œuvres d'art dans cette partie du Libournais si négligée des archéologues.

---

(19) J.-A. Garde : *Histoire de Pomerol*, p. 187.

L'église de Maransin a été entièrement reconstruite en 1865-66. L'autel de la Vierge est appuyé contre un rétable moderne néo-gothique, assorti du reste au chemin de Croix. Dans ce rétable en bois sont aménagées trois niches. Deux abritent les statues de saint Joseph et de sainte Anne (modernes). La plus grande, au centre, a été aménagée pour recevoir une belle statue de la Vierge en bois, provenant probablement de l'ancienne église. C'est une réplique de celle de Saint-Denis-de-Pile, la tête également inclinée à droite. Même nœud d'étoffe aplati sur la poitrine, même attribut (sceptre), et chez l'Enfant mêmes gestes.

La Vierge de Chamadelle en bois polychrome se distingue par une taille plus épaisse, un manteau relevé plus haut sur le devant, une tête légèrement inclinée à gauche. L'Enfant toujours avec les mêmes gestes, mais pour la première fois nous le rencontrons habillé selon le modèle de Saint-Léon-sur-Vézère.

Une constatation se dégage. Si le modèle des statues libournaises du XVII<sup>e</sup> est invariable, tout comme au XIV<sup>e</sup> siècle aucune d'elles n'est absolument semblable aux autres. Il n'y a pas là de fabrication en série. Simplement une règle générale observée chez les artisans de la région pour les Vierges en bois « manteau relevé d'une certaine façon sous le bras gauche qui tient l'Enfant, sceptre dans la main droite. Tête souvent gracieusement inclinée à droite ou à gauche. Enfant la plupart du temps nu, quelquefois habillé (Chamadelle), bénissant de la main droite levée, tenant la boule du monde dans la main gauche. »

Certains de ces gestes seront encore observés au début du XVIII<sup>e</sup> siècle.

*Notre-Dame de Montigaud, à Lagorce*

Si nous parlons de Notre-Dame de Montigaud, c'est plus pour établir un point d'histoire que pour décrire la statue de la Vierge qui est de peu d'intérêt.

La chapelle de Montigaud est bâtie dans un lieu-dit qui s'appelait La Vergne, nom que l'on retrouve encore sur la carte d'Etat-Major pour des maisons situées à quelques mètres de là. La carte de Belleyme ne connaît que le nom de La Vergne.

Les archives départementales indiquent que, jusqu'à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle tout au moins, la chapelle était connue sous le vocable de Notre-Dame de La Vergne. Un procès-verbal de visite du 2 juin 1755 la situe exactement à l'endroit où l'élève celle qui fut construite en 1854 sur son emplacement (20).

C'est donc au XIX<sup>e</sup> siècle que le nom de Montigaud a été substitué à celui de La Vergne. Léo Drouyn accuse même un curé de Lagorce d'avoir changé les dernières lettres de ce nom pour en faire Montigo, se

(20) Arch. dép. G. 650.

rapprochant ainsi de Montijo, nom de l'Impératrice. Les autres détails fournis par l'auteur (qui écrivait en 1867) sortent du cadre de ce travail. Retenons seulement que la statue serait du XVII<sup>e</sup> siècle.

*Peintures du XVII<sup>e</sup> siècle — Vierge de la Visitation, par Lenain  
à Saint-Denis-de-Pile*

Tout a été dit sur cette toile du XVII<sup>e</sup> siècle, que nous avons signalée dès 1939 dans l'*Histoire de Saint-Denis-de-Pile* (21), et que M. Thuillier a été assez heureux d'identifier en 1957 (voir mémoire Faure, *Revue*, etc..., tome XXVI, p. 116).

La Vierge de la Visitation est ici d'une rare distinction et le visage du modèle était sans doute exceptionnellement beau, vu de profil, car l'artiste a reproduit la même personne dans une pose identique, dans un autre chef-d'œuvre « l'adoration des bergers », conservé au Louvre.

Saint-Denis-de-Pile possède, et dans une œuvre originale, la plus attachante représentation de la Vierge dans le Libournais, en peinture.

*Autres tableaux de l'église de Bonzac*

Nous donnerons un jour l'inventaire complet des toiles rassemblées dans cette église, pour le moment elles sont à l'étude. Parmi celles qui ne sont pas encore identifiées, la Vierge et l'Enfant figurent dans deux toiles qui pourraient être des XVII et XVIII<sup>e</sup> siècles. Nous les signalons pour mémoire.

*Quelques Vierges du XVIII<sup>e</sup> siècle :  
Génissac, Saint-Genès-de-Castillon, Queynac*

Lorsque le XVIII<sup>e</sup> siècle s'éloigne de la tradition du XVII<sup>e</sup> siècle, l'art décline et va jusqu'à l'extravagance, témoin la Vierge de Castelnau. A mi-chemin nous rencontrons la Vierge de Génissac encombrée d'un lourd manteau, à la physionomie encore correcte, mais à l'Enfant inerte...

Vloberg parle non sans raison de la pauvreté du XVIII<sup>e</sup> siècle. Il y a pourtant encore ça et là, quelques œuvres de bon goût.

Nous signalerons la Vierge de Saint-Genès-de-Castillon, à l'allure un peu théâtrale, mais ayant pour l'ensemble conservé la mesure.

Les églises fondées par les Templiers possédaient nécessairement une statue de la Vierge. En effet elles étaient toutes dédiées à Notre-Dame. Tout près de chez nous, l'église templière de Marcenais possède la plus ancienne statue patronale de cet Ordre.

L'église templière de Queynac, qui passa au XIV<sup>e</sup> siècle aux Hospitaliers, n'est plus qu'un monceau de ruines, mais la statue de la Vierge qui y était vénérée se trouve dans celle de Galgon, commune qui, après la Révolution a absorbé la paroisse de Queynac.

(21) *Revue Historique et Archéologique du Libournais*, tome 7, p. 88.

Elle est en bois doré. La Vierge tient l'Enfant-Jésus sur le bras droit. Aucun attribut, mais innovation digne de remarque, et que nous n'avions jamais rencontrée, l'Enfant a les mains posées à plat sur la poitrine. Notre aimable collègue, M. Béranger qui a signalé l'existence de Notre-Dame de Queynac dans un mémoire qu'il nous a été donné d'analyser dans la *Revue Historique et Archéologique du Libournais*, tome XX, p. 2 a décélée dans la composition une influence espagnole.

Sous la Révolution la statue fut recueillie par une paroissienne qui la cacha au-dessus de son four. La tourmente passée, l'institutrice de Galgon et Queynac, Marie Bousquet, la plaça dans son école, puis, vers 1870, elle fut transportée dans l'Eglise de Galgon, XVIII<sup>e</sup> siècle probable.

\*\*

Nous pensons qu'il faut placer au début du XVIII<sup>e</sup> siècle les Vierges à l'Enfant des églises *des Peintures et du Fieu* au canton de Coutras.

#### LE SOMMEIL DE L'ENFANT

Le thème du sommeil de l'Enfant innové par les maîtres de l'ivoire devient de plus en plus fréquent à partir de la fin du XVI<sup>e</sup> siècle. Mais c'est au XVII<sup>e</sup> siècle surtout que la mode s'en répand. Alors les auteurs pieux, en prose, en vers, ont chanté le sommeil divin



*Voici deux remarquables figurations du « Sommeil de l'Enfant Jésus »,*

A gauche : PEINTURE DE L'ÉGLISE D'ABZAC.

A Droite : SCULPTURE SUR BOIS DE L'ÉGLISE DE FRONSCAC.

*Photos de l'auteur.*

*Cliché Sud-Ouest.*

suivant leur veine propre d'inspiration. « Les peintres et graveurs du temps ont d'autant mieux écouté les contemplatifs, qu'ils fournissaient des idées jolies à leur pinceau ou burin » (22).

Le XVIII<sup>e</sup> siècle a continué dans cette voie et l'on connaît plusieurs chefs-d'œuvre de ce genre. Le XIX<sup>e</sup> s'est encore inspiré des œuvres précédentes, surtout en peinture.

*Bas-relief sur bois à Fronsac.* — Le Libournais possède deux œuvres méritantes sur le thème du sommeil de l'Enfant. Ce sont une sculpture sur bois dans l'église de Fronsac, et une peinture dans celle d'Abzac.

La chaire en bois de l'église de Fronsac appartenait à l'église Saint-Jean de Libourne; elle a été portée à Fronsac en 1840.

Elle est ornée de plusieurs panneaux sculptés en bas-relief fort intéressants. Sur l'un d'eux situé sous la main courante de l'escalier, figure l'Enfant endormi, la tête reposant sur l'épaule de sa mère. Dans l'intervalle des panneaux on remarque des branches de lauriers et de fleurs disposées verticalement. Cette ornementation est du début du XVII<sup>e</sup> siècle et nous permet de dater ainsi la sculpture qui nous intéresse.

*Peinture sur toile à Abzac.* — La toile de l'église d'Abzac reproduit avec quelques variantes la sculpture de Fronsac. Mais là, la datation est plus difficile. Le cadre est du milieu du XIX<sup>e</sup> siècle, mais la peinture n'est-elle pas antérieure au cadre? D'autre part sommes-nous en présence d'une copie ou d'un original? Tout ceci sera étudié par un spécialiste qualifié qui se demande s'il ne s'agit pas d'une « invention de Sassoferato, très prenante ».

Quoiqu'il en soit, pour les profanes, comme pour les artistes, cette toile est d'une rare beauté.

\* \*

#### COUP D'ŒIL SUR LE XIX<sup>E</sup> SIECLE

*La Vierge à l'Enfant de l'église de Coutras.* — Dans son *Histoire de Coutras*, notre regretté collègue le général Soulé, a classé la statue de Coutras au XVI<sup>e</sup> siècle.

Evidemment nous sommes loin d'être d'accord. Rien dans cette œuvre ne rappelle le XVI<sup>e</sup> siècle, et nous aurions volontiers proposé le XVIII<sup>e</sup> siècle, sans le geste de l'Enfant. Expliquons-nous. Le vêtement, qui a quelque rapport avec celui de la Vierge de Saint-Genès-de-Castillon, rappelle en effet, certaine forme du XVIII<sup>e</sup> siècle, mais le visage de la Vierge a échappé à la fantaisie de cette époque, il est gracieux, sculpté avec une recherche évidente de la beauté, et puis il y a aussi, et surtout, le geste de l'Enfant.

---

(22) Maurice Vlobberg : *La Vierge et l'Enfant dans l'art Français*, p. 214.

L'Enfant tenu des deux mains par sa mère qui, en quelque sorte le présente, a les bras levés, légèrement écartés, les mains ouvertes, paumes en avant, et voici sans doute ce qui date la Vierge de Coutras.

Nous n'avons, jusqu'ici, rencontré cette particularité qu'au XIX<sup>e</sup> siècle où elle est assez répandue. Citons deux exemples : la Vierge de Razac (Dordogne) et surtout la statue monumentale sculptée dans le marbre par Clésinger (l'ensemble pèse 2.000 kgs), et qui se trouve sur le maître-autel de l'église de Bagnères-de-Bigorre. La similitude du geste de l'Enfant dans les statues de Coutras et de Bagnères est frappante. Or, Clésinger est mort en 1887, son œuvre se situe donc en plein XIX<sup>e</sup> siècle.

*Déclin de l'art au XIX<sup>e</sup> siècle : la fabrication de série.* — Si le XIX<sup>e</sup> siècle a produit quelques œuvres estimables, il n'en demeure pas moins le siècle qui a vu naître la production de série. Le modèle qui a servi pour une statue type sera reproduit à l'infini. On ne pourra plus dire comme pour les siècles passés ces paroles de Vloberg « les modèles des peintres et sculpteurs vous donnent les types de beauté féminine de chaque province. » Voici un exemple de ces séries : la Vierge dont l'Enfant n'est plus porté par sa mère, mais simplement retenu par elle, car il se tient debout en équilibre sur une grosse boule, la sphère du monde. On peut voir ce modèle dans les églises de Néac, Bonzac, Espiet, Guîtres, et sans doute dans beaucoup d'autres.

*Peinture : La Vierge à l'Enfant de Constant.* — Du XIX<sup>e</sup> siècle la toile de Amédée Constant dans l'église de Pomerol, publiée par nos soins dans la *Revue Historique et Archéologique du Libournais*, tome XXVII, p. 49. Nous n'y reviendrons que pour déplorer la perte prochaine, par manque de soin, de cette œuvre méritante d'un artiste libournais.

\* \*

Au terme de ce périple, parmi le mobilier artistique des églises rurales du Libournais, je n'aurai garde d'oublier les concours précieux qui me furent spontanément et chaleureusement accordés par M. François Pitangue, organisateur de l'Exposition Mariale de Lourdes en 1958 ; M. le professeur Roudié, pour la sculpture en général ; M. le professeur Pariset, pour les peintures ; M. Lavergne, l'aimable secrétaire général de la Société Historique et Archéologique du Périgord ; M. Jacques, photographe ; M. le curé de Condat.

Ainsi que les encouragements reçus de mes collègues de la « Société Historique et Archéologique » de Libourne, aussi leur concours matériel : prêts de photos, de clichés, copies de documents aux Archives Départementales, et dans les archives familiales.

Que tous veuillent bien trouver, ici, l'hommage de ma bien vive reconnaissance.

Jean-André GARDE.

## Sur une statuette néolithique trouvée à Roanne

*Circonstances de la trouvaille.* — Le site de Roanne a été déjà décrit dans les études précédentes pour l'étude du matériel recueilli, aussi n'est-il pas besoin d'y revenir, sinon pour préciser que sa richesse est loin d'être épuisée (1).

En effet, autorisé à fouiller sur cette station, je me suis contenté de vider la fosse à détritus qui m'avait fourni les premiers tessons, bien qu'elle ne puisse m'apporter aucune stratigraphie. Mais la récolte effectuée dépasse toutes mes espérances, surtout en poterie.

C'est au cours de cette fouille que j'ai trouvé la pièce qui fait l'objet de la présente étude. Découverte au contact de fragments de poterie peu-richardienne, elle ne peut être dissociée du reste du matériel. Du reste, de l'avis d'éminents spécialistes, la station de Roanne a fourni un ensemble absolument homogène où seule la civilisation de Peu-Richard est représentée. C'est du moins ce qu'il est permis d'affirmer jusqu'à présent.

Il s'agit donc bien d'une pièce qui vient s'ajouter aux éléments déjà étudiés (matériel lithique et osseux, céramique) de cette station.

*La statuette.* — C'est une tête en céramique d'une hauteur de 78 millimètres, dont la pâte est analogue à celle du reste de la poterie. Elle est détériorée, mais présente encore des caractères anthropomorphiques assez évidents. Le visage, limité par une courbe, comporte des yeux dissymétriques (faits avant cuisson au poinçon), un nez avec ses narines, une barbe entourant la bouche marquée d'un trou. La tête est surmontée d'un reste de bonnet conique et le dessous est percé d'un autre trou destiné sans doute à la fixation au corps par une cheville. Il n'y a aucune correspondance entre les divers orifices observés.

L'extérieur d'un brun clair était recouvert de l'enduit signalé sur certains tessons céramiques, enduit blanchâtre qui paraît être à base d'argile.

Jusqu'à présent, toutes les recherches effectuées pour retrouver la partie manquante ont été infructueuses, mais il ne faut pas désespérer. Une cassure très nette à la base, autour du trou de fixation, laisse à penser en effet que le corps de la statuette existait. Il serait du plus grand intérêt de le découvrir, mais d'après la hauteur de la partie existante, on peut évaluer la taille de la figuration à environ 35 cm.

De l'observation des détails il est possible de conclure que nous

---

(1) La station de Roanne, commune de Villegouge (Gde). « Bull. Soc. Préh. Fse », n° 11-12, 1960.

nous trouvons en présence d'un essai de représentation d'un visage humain très réaliste et non d'une stylisation. Cela n'est pas courant au néolithique. D'autre part, il s'agit d'un homme barbu portant une



FIG. 1. — FIGURINE DE ROANNE (Villegouge)  
légèrement agrandie

coiffure et cela nous éloigne encore des figurations féminines beaucoup plus courantes à cette époque.

*Les figurations dans le néolithique français.* — Si nous faisons abstraction des figures sculptées de la S. O. M., réduites le plus souvent aux seins et au collier de la Déesse mère (hypogées de la Marne, allées couvertes de la S.O.M.), des stèles gravées du Langue-doc oriental (Bouisset, Bragassargues, Saint-Théodorit, Collorgues...), des idoles taillées dans l'os des Pasteurs Rodéziens, il apparaît que le néolithique français ne nous offre guère de comparaisons valables.

En effet, il ne reste que des idoles chasséennes assez informes dans lesquelles la tête manque ou est représentée par un simple moignon. Elles se trouvent depuis l'Hérault jusqu'à la Loire, en passant par la

vallée du Rhône et de la Saône (2). Ce ne sont que des schématisations qui ne peuvent soutenir la comparaison avec la figuration qui nous intéresse. Le chasséen a aussi donné des idoles mobilières en pierre gravées de croisillons comme les plaquettes de shiste ibériques. Mais là encore aucun rapport avec la statuette de Roanne (3).

La civilisation de Peu-Richard, si l'on excepte les motifs oculaires figurant sur ses vases les plus classiques, n'a pas livré d'idoles ce qui paraît assez bizarre si l'on admet que son origine est le Sud-Est de l'Espagne où les idoles mobilières ont été trouvées par centaines dans les cabanes et dans les tombes.

Le néolithique français ne nous offrant aucune comparaison valable, il faut rechercher ailleurs des analogies.

*Les origines de la religion au néolithique.* — Notre néolithique occidental est l'aboutissement de longues traditions qui ont pris naissance dans le Proche-Orient où le néolithique est apparu beaucoup plus tôt (Cinquième millénaire).

En Egypte et en Mésopotamie, les figurines représentent surtout des femmes nues, assez filiformes, aux seins marqués, aux bras à demi-employés en avant ou ramenés sous les seins. Leur apparition remonte à la fin du 5<sup>e</sup> millénaire. Elles correspondent aux divinités nommées plus tard Ishtar (Babylone), Nana (Ourouk), Asharté (Byblos), Artémis, la Grande Mère en Asie-Mineure, toutes Déesses de la fertilité. Avec elles nous trouvons des statuettes d'hommes barbus en Egypte pré-dynastique, à Sumer, à Assour ; l'époux de la déesse jouait alors un rôle dans les croyances relatives au culte de la fécondité (4).

Une longue évolution se produit avant l'expansion vers l'Europe et autour de la Méditerranée. Les figurines se schématisent progressivement pour aboutir dans l'Euphrate puis dans l'Anatolie à des statuettes de femmes assises aux traits plus ou moins marqués, souvent en pierre, où seuls figurent les yeux (quelquefois seulement), les seins, des moignons de bras et des bijoux (pas toujours). Tels sont les exemplaires d'Astérabab, d'Adalia, de Sykéon, de Troie, etc... ; une autre transformation fait son apparition en Mésopotamie par le souci

(2) Des trouvailles de Statuettes ont été faites au village de Mouheyre à Teyran (Hérault), au camp de Chateau à Salins (Jura), au camp de Crais à Charigny (Côte d'Or), au village des Chatelliers à Amboise (Indre-et-Loire) au camp de Fort-Harrouard à Sorel-Moussel (Eure-et-Loir).

(3) Grotte de la Madeleine à Villeneuve lez Maguelonne (Hérault). Fouilles de J. Arnal et L. Barral. « Bulletin Musée Anthropol. de Monaco », 1960, n° 7, fig. p. 9.

(4) Déchelette, Manuel, tome I, p. 367, fig. 212.

Gordon Childe : L'Orient préhistorique, Paris 1933, pl. IV, V, VII, VIII, XIII.  
G. Contenau : Les civilisations anciennes du Proche-Orient, Paris, 1943.

C. F. A. Schaeffer : Stratigraphie comparée et chronologie de l'Asie occidentale Londres, 1948, pl. XXII et XL.

d'augmenter l'efficacité de l'idole et son pouvoir, c'est la multiplication des yeux, origine du décor oculé (Brach) (5).

Aux environs du troisième millénaire, une vague d'envahisseurs submerge l'Anatolie et toutes les îles de la mer Egée. Elle apporte avec elle une céramique ornée de motifs linéaires peints ou d'un motif flammé, commune à cette époque dans toute la Mésopotamie. Il s'établit alors une véritable unité de culture dans toutes les îles et dans l'Asie Mineure. Cette fusion va se faire également entre les représentations féminines de la Crète (statuettes aux formes stéatopyges), des Cyclades (idoles d'un type allongé et plat) de Chypre (idoles plates incisées en argile) et de l'Asie Mineure (6).

Un peu plus tard, le même souci de stylisation se retrouvera dans la décoration des vases à figuration humaine de Troie II, décor que nous reverrons sur les vases de la Méditerranée centrale, du Sud-Est ibérique et enfin dans le Peu-Richardien.

La diffusion de ces idoles va se faire avec celle de l'agriculture et de l'élevage par des voies différentes aboutissant toutes à notre Europe occidentale. Les croyances magico-religieuses issues de la chasse vont se transformer et se tourner vers la terre et la femme, double symbole de fécondité.

La voie orientale, par le Caucase et la Russie puis la grande plaine du nord de l'Europe fut la première employée. Elle a donné des statuettes féminines en albâtre au Caucase et des figurations allant d'un réalisme assez frappant à une schématisation très poussée en Russie méridionale (Tripolye) ; ce courant s'épuise avant d'arriver jusqu'à nous et se perd dans le nord de l'Europe (7).

Un deuxième courant très actif s'établit à travers la Méditerranée orientale et prendra ensuite deux directions ; la voie danubienne, plus importante que la précédente, est jalonnée depuis la péninsule balkanique jusqu'à l'Alsace par d'innombrables trouvailles démontrant la vitalité des peuplades qui l'empruntèrent.

Les statuettes diffèrent extrêmement mais on peut les classer en deux catégories. La première, la plus ancienne, représente des femmes nues, le plus souvent debout et parfois assises. Un modelage sommaire indique la forme du corps et de la tête. Si le visage est en général très schématique, il est mieux modelé, en particulier dans l'Est des

(5) Gordon Childe : *The dawn of European civilisation*, Londres 1925, p. 18.

(6) Gordon Childe, op. cit., p. 55, fig. 26.

A. Evans : *The palace of Minos at Knossos*, Oxford-Londres, 1921-1938.

C. F. C. Hawkes : *The prehistoric foundation of Europe to the Mycenaean Age*, Londres, 1947, pl. III, p. 89.

C. F. A. Schaeffer : *Missions en Chypre*, Paris, 1936, (site de Vounous).

(7) G. Childe : *Le Danube en préhistoire*, p. 18.

A. Mongait : *L'Archéologie en U. R. S. S.*, Moscou, 1959, p. 103.

H. D. Hansen : *Early civilisation in Thessaly*, fig. 21, 22 et 35.

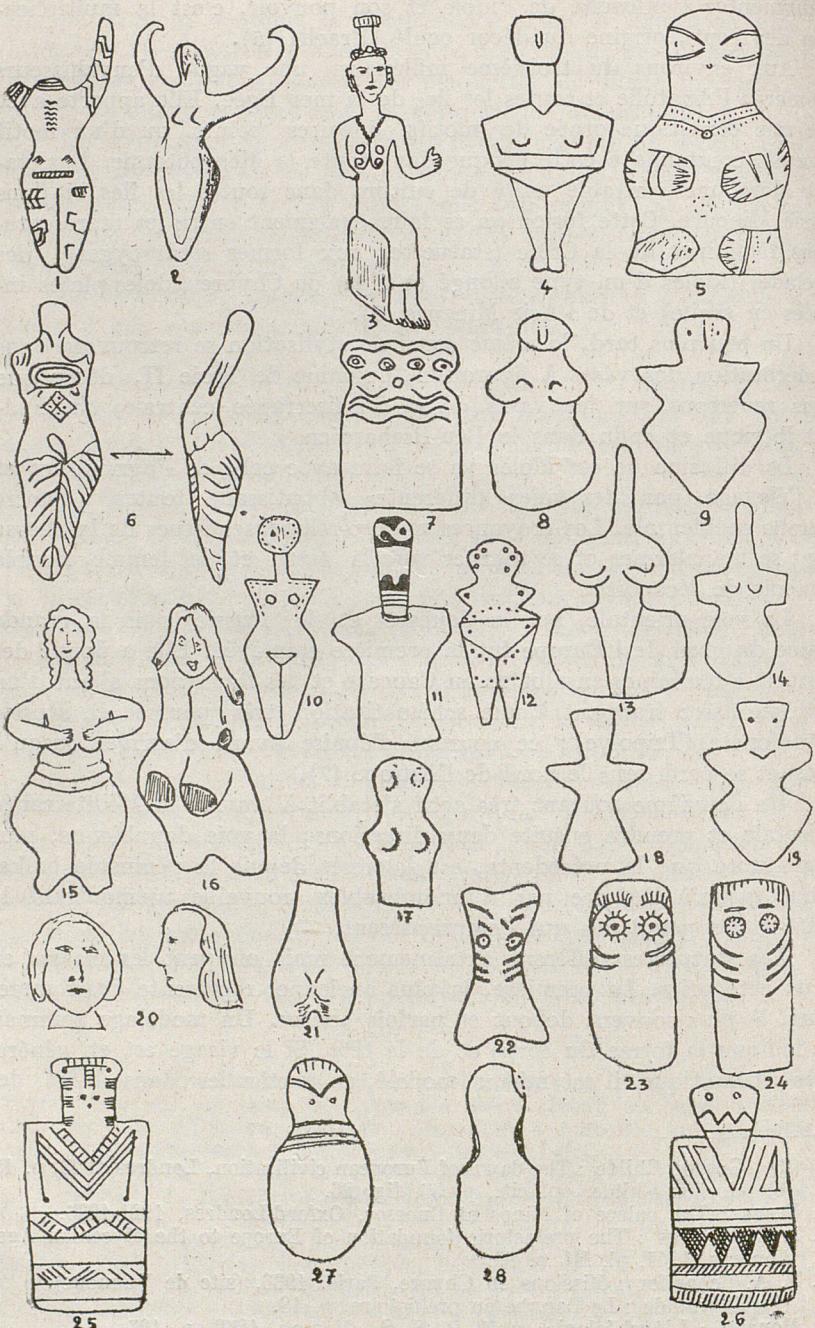


FIG. 2. — FIGURATIONS ET IDOLES

Balkans (Thessalie, Bulgarie) et quelquefois décoré de spirales gravées ou peintes (8). Les bras sont croisés sous les seins ou l'un est sur les seins, l'autre sur le sexe. Il convient de signaler que ces idoles proviennent d'habitations et non de sépultures. Elles ne sont donc pas des offrandes mais ont un caractère religieux, sans doute lié au culte de la fécondité. Une trouvaille est significative à ce sujet. Alors que les dimensions des idolettes sont assez restreintes (de 6 à 15 cm), il fut découvert en Moravie, en 1934, une idole de 36 cm de haut. C'est une femme nue aux jambes épaisses et jointes, à la tête et aux membres bien dessinés, aux bras assez grêles ployés en avant, les mains ouvertes. Un collier et un pendentif sont figurés au-dessous du cou et les oreilles sont percées de trous. Il s'agit sans doute d'une représentation de déesse figurant dans une sorte de « chapelle » (9).

La deuxième catégorie est celle des idoles schématisées, de la phase

## LEGENDE DE LA FIGURE II

- 1 — Touhk (Egypte), terre cuite, d'après Déchelette.
- 2 — Amrat (Egypte), terre cuite, d'après G. Childe.
- 3 — Asharté (Byblos).
- 4 — Amorgos (Cyclades), marbre, d'après G. Childe.
- 5 — Adalia (Anatolie), d'après Hawkes.
- 6 — Cucuteni (Roumanie), argile, d'après Déchelette.
- 7 — Brach (Mésopotamie), d'après Maringer.
- 8 — Sykéon (Galatie), d'après Evans.
- 9 — Tell-Asmar.
- 10 — Bernovo-Louka (culture de Tripolye, Russie), argile, d'après A. Mongait.
- 11 — Thessalie, pierre, d'après Wace et Thompson.
- 12 — Rué (Bulgarie), os, d'après J. H. Gaul.
- 13 — Amorgos (Cyclades), pierre, d'après G. Childe.
- 14 — Caucase, albâtre, d'après G. Childe.
- 15 - 16 — Sesklo (Thessalie), argile (6,8 cm), d'après Hansen.
- 17 — Arene Candide (Italie), d'après B. Brea.
- 18 — Almeria (Espagne), d'après L. Siret.
- 19 — Dietenhagen (Allemagne).
- 20 — Al Tarxien (Malte), têtes de figurines d'après Zammit.
- 21 — Fort-Harrouard (Eure-et-Loir), d'après Abbé Philippe.
- 22 — Idole oculée, phalange osseuse, Almérie, d'après H. Breuil.
- 23 — Idole cylindrique, calcaire, Portugal, d'après A. do Paço.
- 24 — Idole cylindrique, calcaire, Espagne, d'après L. Siret.
- 25 — Vounous (Chypre), argile incisée, d'après Schaeffer.
- 26 — Plaquette schiste gravée, Portugal, d'après Goury.
- 27 — Idole en boîte de violon, Troie, d'après Déchelette.
- 28 — Idole du même type, Almérie (Espagne), d'après Déchelette.

(Echelles différentes).

(8) Déchelette : Manuel, tome I, p. 568, fig. 213.  
Wace et Thompson : Prehistoric Thessaly, Cambridge, 1912.  
J. H. Gaul : The neolithic period in Bulgaria, American school of Prehistoric Research, 1948.

(9) J. Maringer : Vongeschichtliche Religion, Zurich et Cologne, 1936.

plus récente, idoles taillées dans des plaquettes de pierre ou d'os. On y distingue nettement la tête, le tronc et les jambes. Le cou et le bas du corps sont décorés de rangées de points et un triangle très incisé marque le sexe féminin, mais on connaît une idole de ce type dont le sexe a été peint; ce serait peut-être un pagne. Présentes dans les Balkans, ces représentations se rencontrent jusqu'en Allemagne (Diétenhausen). Il faut également citer la présence en Thessalie d'idoles en deux pièces (Stiftidolen) dont le large socle présente deux prolongements latéraux en forme d'ailes et un trou au sommet. Dans cette ouverture s'emboîte une fiche figurant la tête où les yeux et le nez sont peints (10).

En même temps se transmettent les décors spiralés peints ou gravés sur la céramique de la civilisation danubienne, décors qui paraissent avoir la valeur de symboles religieux tout au moins au début de leur expansion. Ils se rencontrent, avec les idoles, depuis la Grèce à l'Alsace (Lingolstein) (11) avec une grande concentration le long du Danube. L'influence danubienne a pu se faire sentir en Italie du nord où l'on perçoit dans le Chasséen des spirales sur cachets et des idoles féminines sommaires aux Arènes Candides (12).

Plus encore que le Sud-Est de l'Europe, l'influence de l'Orient s'exerça sur les contrées riveraines de la Méditerranée et sur ses îles. Cette influence fut surtout sensible dans l'Est, en particulier dans les îles de la mer Egée et en Crète dont les populations étaient déjà à la période de la protohistoire pendant le néolithique danubien.

Il y eut probablement un courant d'échanges continu empruntant la Méditerranée dans le sens Est-Ouest par l'intermédiaire des nombreuses îles : Chypre, les Cyclades, la Crète, Malte, la Sicile, la Sardaigne, les Baléares. Deux sortes d'idoles déjà décrites vont se propager avec ce courant culturel : le type Egéen, découpé dans des plaquettes de pierre ou d'os, et le type cypriote dans lequel, sur des plaques de terre cuite figurent des représentations humaines très schématiques mais encore identifiables. Le premier va évoluer vers une stéatopygie assez marquée (Crète, Malte) au cours de sa progression vers l'Ouest.

C'est Malte qui montre, avec une influence orientale puissante, un essai très marqué d'interprétation locale. Les figurines féminines ont le visage en forme d'amande incliné en arrière de 45° et les traits sont au début à peine marqués. Puis les détails du visage se précisent et si les formes sont toujours aussi généreuses, les idoles sont vêtues de robes curieusement plissées. Comme ces femmes habillées sont allon-

(10) Ebert : *Reallexicon des Vorgeschichte*, 1926, (idoles de Bulgarie en os).  
J. Maringer, op. cit. et Wace et Thompson, pour les « stiftidolen » de Thessalie.

(11) R. Forrer : *Cahier d'Arch. et d'Hist. de l'Alsace*, 1939, p. 1-8.

(12) Bernardo Brea : *Gli scavi nello caverna delle Arene Candide, Bordighera*, 1946.

gées sur des lits, il est possible d'y voir des parturientes et de rattacher ces représentations au culte de la fécondité (13).

C'est à Malte que l'on peut voir les statuettes les plus évoluées de toute la Méditerranée occidentale, et les visages y sont traités de façon très réaliste. Bien qu'elle nous soit très éloignée, c'est vers elle que nous devons chercher des points de comparaison pour la statuette de Roanne. Malte a donné, comme la civilisation de Peu-Richard des anses tunnellées avec un décor en relief qui simule une figuration humaine.

Plus proches de nous, la Sicile et la Sardaigne ont été sans nul doute le creuset où se sont fondues les influences orientales et égyptiennes avant leur diffusion (14). Il est probable que les idoles chasséennes déjà signalées et les stèles gravées du Languedoc sont issues d'un courant culturel qui a emprunté la vallée du Rhône jusque vers la Loire d'une part, et la dépression Aude-Garonne d'autre part. Pourquoi pas ensuite vers l'Ouest de la France ? Rappelons que le tube en os décoré du dolmen de Cabut en Gironde ressemble beaucoup à ceux trouvés dans les tombes récentes des Cyclades.

Mais c'est en Espagne et au Portugal que doit se terminer notre périple ; ces pays sont en effet l'aboutissement naturel de la grande voie méditerranéenne. Dans le groupe d'Almeria (Sud-Est espagnol), l'existence d'un culte est attesté par la présence de nombreuses idoles découverte aussi bien dans les habitations que dans les sépultures. D'abord des idoles en forme de violon en pierre (comme à Troie), puis le type égéen en os ou en pierre, enfin les idoles à motifs oculaires du type de Los Millares. Ces dernières, le plus souvent en os, portent un décor peint ou gravé qui représente une figure humaine schématisée par un double cercle ou des demi-cercles concentriques. Le même décor se retrouve sur la céramique (15).

Le Portugal possède surtout des idoles de type cypriote en schiste où est stylisée une figure humaine qui devient peu à peu un décor géométrique : on retrouve ce décor sur les vases du complexe de Chassey ce qui dénote des origines communes pour ces deux civilisations. Le Portugal a aussi des idoles cylindriques en calcaire où sont gravés les

(13) T. Zammit : Prehistoric Malta : the Tarxien Temples, Oxford, 1930, pl. I à VI ; je dois les reproductions de ces planches à la courtoisie de M. H. J. Case, de l'Ashmolean Museum d'Oxford qu'il m'est agréable de remercier. J. D. Evans : The prehistoric culture-sequence in the Maltese archipelago, Proceedings of the Prehistoric Society, 1933, pages 41-94.

(14) Bernardo Brea : The prehistoric culture-sequence in Sicily, Londres, 1930.

J. Audibert : Le Néolithique de Sardaigne, Bull. Musée Anthropol. Monaco, 1938.

(15) L. Siret : L'Espagne préhistorique, 1907, pages 31-30, fig. 436, 438, 221. Les premiers âges du métal dans le Sud-Est de l'Espagne, Anvers 1887.

L. Pericot Garcia : Historia de Espana, tome I, Barcelone, 1934.

G. et V. Leisner : Die Megalithgräber der iberischen Halbinsel, tome I, Berlin, 1943.

mêmes motifs oculaires que dans la civilisation d'Almérie. Il faut dire que l'Espagne en recèle également qui sont plus évolués (16).

Il est indiscutable que l'Europe Occidentale a beaucoup reçu de l'Ibérie à partir du néolithique moyen par la voie atlantique. Les relations sont attestées par les trouvailles de Saintonge et de Bretagne où la civilisation millarésienne s'est développée parallèlement. Peut-être faut-il chercher plus loin (Irlande, Ecosse, Danemark, Allemagne du Nord) les motifs décoratifs d'origine ibérique. Il faut pourtant signaler la présence en Grande-Bretagne, d'une idole féminine stéatopyge (Grimes Graves (17) qui paraît bien isolée.

Il semble étonnant, alors que la céramique à décor oculé est fréquente, que l'on n'ait jamais rencontré d'idoles gravées du même motif, comme en Espagne. C'est une preuve que Bretagne et Saintonge n'ont pas subi une colonisation massive, mais témoignent seulement de relations maritimes incontestables. Les exportations cultuelles se seraient bornées aux décors qui ornent la poterie.

*Conclusion.* — Au terme de notre périple, il faut reconnaître qu'aucune comparaison valable n'a été trouvée pour la figurine de Roanne. Il est vrai que les statuettes d'hommes sont assez rares et bien souvent non figurées. Je n'ai pu me procurer suffisamment de dessins représentant des figurines danubiennes masculines. Ce qui paraît important est le fait que le Danube et les civilisations de la Méditerranée centrale (Malte, Sicile) ont fourni des statuettes aux traits possédant plus de variété que celles de la péninsule ibérique.

Je ne veux pas remettre en question l'origine du Peu-Richardien qui semble bien être le Sud-Est espagnol, mais je pense qu'il faut chercher ailleurs celle de notre idole. Mais est-ce bien une idole ? Ce n'était peut-être que le portrait approché, le double d'un mort qui, modelé à son image, figurait dans la cabane familiale, comme cela se pratique chez certaines peuplades primitives. Peut-être, au contraire, était-elle destinée à demeurer dans la tombe pour y garder intacte l'image du mort après la décomposition de sa dépouille ?

Autant d'hypothèses qui ne pourront être contrôlées que par la trouvaille d'une statuette *in situ* dans une sépulture ou dans une habitation.

A. COFFYN.

(16) Pour le Portugal consulter Siret et Leisner ainsi que :  
G. Goury : Manuel, Page 267.  
J. Camarate França et O. Da Veiga Ferreira : Estação prehistórica da Samarra, Lisbonne, 1938, pages 79 et pl. VII, n° 46.  
A. Do Paço et G. Lyster Franco : Idolo cilíndrico de calcareo oculado, do Algarve, Lisbonne, 1939, 4 planches.

(17) A Grimes Graves fut découvert, au fond d'un puits d'une mine de silex, un antel où se trouvaient avec une statuette féminine de craie de 11 cm, des pics en bois de cerf, des boules de craie et une coupe. Il s'agissait sans doute d'un site cultuel.

S. Piggott : The neolithic culture in the British Isles, Cambridge, 1934, p. 42.

# A propos de Jeanne d'Albret

ET DE TITRES DOMANIAUX  
DE LA SEIGNEURIE DE VAYRES  
DÉPOSÉS AUX ARCHIVES NATIONALES (1)

Jeanne d'Albret, reine de Navarre, mère d'Henri IV, en tant que Dame de Vayres, tient sa place dans l'histoire du Libournais. Durant sa vie très mouvementée, elle eut à supporter de nombreuses épreuves, dont les plus pénibles furent : la mort de deux de ses enfants en basâge, les infidélités de son mari, Antoine de Bourbon et la mort de celui-ci qui souleva pour sa veuve de graves difficultés financières, aggravées encore par le soutien qu'elle dut apporter au parti protestant, à partir de 1562 et par des engagements familiaux, tel celui pris en faveur de sa tante, la vicomtesse de Rohan, dont elle devait payer la dot, en 1558.

Ayant eu en mains, au cours de recherches aux Archives Nationales, plusieurs pièces relatives à la seigneurie de Vayres, dont le détail est ci-après, il m'est apparu convenable de retracer brièvement pour ceux qui les auraient perdus de vue, l'exposé de ces événements.

Ce sont dans l'ordre chronologique :

1548. — Mariage de Jeanne d'Albret, âgée de 20 ans, avec Antoine de Bourbon, de 10 ans son aîné.

1553. — Mort de leur premier enfant, Henri, duc de Beaumont, né au Château de La Flèche, confié au soins de la dame Aymée de La Fayette, vivant calfeutrée et prétendant : « *qu'il vaut mieux cuer que trembler* ». Le bébé, pourtant superbe, élevé dans une chambre surchauffée et sans air, s'étiola et mourut à 23 mois. C'est alors qu'intervint le roi de Navarre, Henri d'Albret, qui reprocha à sa fille son peu de soin et lui signifia que : *si elle devenoit grosse, qu'elle lui apportât sa grossesse (grossesse) en son ventre pour enfanter en sa maison et que luy feroit nourrir l'enfant, fils ou fille (A. de Ruble. « Antoine de Bourbon et Jeanne d'Albret »).* Le roi de Navarre avait même menacé de reprendre épouse, si sa fille n'accédait pas à son ordre. Jeanne

(1) La liasse contenant les documents cités dans cette étude se trouve parmi d'autres titres domaniaux dans le carton coté aux Archives Nationales Q 1-268. Les titres sont dans une chemise en papier portant la suscription suivante :

Etat Nominatif des Domaines dont les titres sont contenus dans ce carton. Gironde (2<sup>e</sup> arrondissement) : Fronsac. Babartès, Fronsac et autres. Droits de pêche dans la Dordogne. Le Glaugelas et le Petit Palus. Saint-Aulaye et Fronsac. Vayres. — Guîtres. Sablon, Saint-Denis-de-Pille et Saint-Georges-de-Guêtes. — Libourne. Des fontaines, Grossombre, Mazerac, Libourne, Maubousquet, Tirepeau (1562-1778).

revint à Pau un mois avant sa délivrance. En récompense, Henri de Navarre donna, dit-on, à sa fille un coffret en or massif contenant son serment de ne pas se remarier. Et c'est ainsi que, Henri, comte de Viane, le futur Henri IV, vit le jour au château de Pau, le 13 décembre 1553, un peu plus de 3 mois après la mort de son frère ainé.

1555. — Mort du 3e fils de Jeanne d'Albret, Louis-Charles, comte de Marle. C'était un enfant très beau qui fut victime d'un accident stupide, au château de Gaillon, où il était né. *Palma Cayet* dans sa *Chronique novenaire* écrit : « *un gentilhomme et une nourrice se le baillèrent plusieurs fois de l'un à l'autre par le dehors de la croisée* ». L'enfant tomba sur le pavé, se fractura une côte, l'accident fut caché, et le comte de Marle mourut, faute de soins.

1558. — Naissance du 4e enfant de Jeanne d'Albret, Catherine de Navarre, la future duchesse de Bar. La première vente, à pacte de rachat, de la seigneurie de Vayres à Jean de Pontac avait eu lieu en 1556. La maison de Bourbon avait été ruinée par les confiscations qui avaient suivi la trahison du fameux connétable en 1523. Antoine de Bourbon jouissait d'un traitement de 12.000 livres, comme lieutenant-général du royaume, de 6.000 livres, comme gouverneur de Picardie, et de 2.800 livres, comme capitaine de 80 lances d'ordonnance. Ce qui était peu pour mener une vie fastueuse à la Cour.

1562. — Mort d'Antoine de Bourbon. Brave chevalier, mais faible dans sa vie privée et ses croyances, on connaît sa liaison avec Louise de la Béraudière, dite « *La Belle Rouet* », la plus dangereuse sirène de l' « *Escadron volant* » de Catherine de Médicis. De cette liaison naquit un fils naturel, Charles de Vendôme, qui devint archevêque de Rouen et survécut peu de temps à Henri IV. Antoine de Bourbon, atteint d'un coup d'arquebuse au siège de Rouen, mourut sur le chemin du retour dans la capitale sur un bateau. Près de lui se trouvait la *Belle Rouet*. Jeanne d'Albret était alors âgée de 34 ans. Ses historiens fixent à 1562 le début des guerres de religion, et, à partir de cette date, Jeanne d'Albret consacra beaucoup d'argent au parti protestant en lutte.

1572. — Mort de Jeanne d'Albret peu avant le mariage de son fils. Catherine de Médicis fut soupçonnée de l'avoir fait empoisonner. Ce décès ne soulagea pas les embarras financiers d'Henri de Navarre qui finit par vendre définitivement la seigneurie de Vayres à Ogier de Gourgue en 1583.

Voici donc l'analyse de trois parchemins (2) relatifs à trois transactions engagées pour parer au déficit du Trésor de la Maison de

(2) Voir Léo DROUYN. *La Guérine Militaire*, tome second, page 433, ou à défaut, A. VIDÉAU : *Histoire de Vayres*, pages 59 et 60.

Navarre. Ces 3 actes sont signés Jean Castaigne, notaire et tabellier du Roi en la ville et cité de Bordeaux.

1<sup>o</sup> 21 février 1562 : parchemin de 20 pages. C'est l'acte de « revendition », cession et transport par Jean de Pontac de la terre et seigneurie de Vayres qui avait été vendue le 29 juin 1556 pour 16000 francs bourdelois, valant 12.000 livres tournois, remboursés au dit Jean de Pontac.

2<sup>o</sup> 25 février 1562 : parchemin de 32 pages. Bertrand de la Vie, procureur de la reine de Navarre, vend à pacte de rachat, à François de Foix, la terre et seigneurie de Vayres ainsi que le péage levé en la ville de Libourne pour 12.000 livres tournois.

3<sup>o</sup> 29 mars 1580 : parchemin de 30 pages. Grosse d'un contrat par lequel les fondés de procuration d'Henry, roi de Navarre, vendent à Marie de Chaumont, femme de Bertrand Arnoult, Seigneur de Nieul, le château et autre appartenances pour la somme de 8.000 écus d'or sol.

\* \*

Les autres pièces contenues dans la liasse sont d'anciens titres et baux du domaine de Vayres (3), énumérés ci-après :

I. — 6 novembre 1578. Bail à sous-ferme du passage de Saint-Pardon, sur papier (8 pages dont 2 en blanc), en faveur d'Yteyron Duthil. C'est un document original très mal écrit et fort difficile à déchiffrer.

II. — Un cahier de 12 pages, sur papier et sans ordre chronologique, mentionnant les copies suivantes :

1<sup>o</sup> 3 septembre 1601. Tableau des péages de la juridiction de Vayres.

2<sup>o</sup> 4 janvier 1662. Affermage à Jean Ducasse du petit péage.

3<sup>o</sup> 1341, le dimanche avant la Saint-Michel. — Transaction entre Ramon, vicomte de Fronsac et Bérard de Le Bret, seigneur de Vayres.

4<sup>o</sup> 30 juin 1461. Transaction entre Gaston de Foix, captai de Buch et Bérard de Le Bret, son frère.

5<sup>o</sup> 18 septembre 1370. Vidimus en latin du sénéchal de l'Agenais, en date du 13 juillet 1454, d'une lettre donnée à Vincennes par Charles V, roi de France, et Hugues Aubriot, Garde de la Prévôté de Paris, en faveur de Domini de le Breto, portant exemption de diverses taxes.

6<sup>o</sup> 21 février 1562. Analyse du parchemin cité ci-dessus, en premier.

7<sup>o</sup> 19 mars 1579 « Revendition » par Monsieur de Candalle, Evêque d'Aire de la seigneurie de Vayres qu'il avait achetée, à pacte de rachat, le 25 février 1562.

---

(3) Voir Léo DROUYN : *Droits de péage et de passage dans la juridiction de Vayres et dans quelques autres seigneuries des bords de la Dordogne*, ou A. VIDÉAU : *Histoire de Vayres*, pages 45 à 51.

III. — Un cahier de 12 pages, sur papier, portant en titre :

*Extraits des Baux de Vayres (3)*

- 1° 15 juin 1569. Accord du péage et passage à Raymond Bonnet.
- 2° 5 novembre 1578. Bail en faveur de Raymond Bonnet, passé devant Maître Raymond Vidau.
- 3° 16 juin 1592. Bail de 3 ans en faveur de Jean Limousin, de Libourne, pour le grand péage de Libourne.
- 4° 16 juin 1592. Bail du petit péage, à Pierre Durand, dit Grislet.
- 5° 8 juillet 1592. Bail de passage de Saint-Pardon accordé à Bernard Belier.
- 6° 28 mai 1564. Passage de Saint-Pardon loué à Bernard Hosten, bourgeois de Bordeaux et à Bernard de Lesperon.
- 7° 8 mars 1665. Pierre et Charles Pouget, marchands de Moulon, achètent les revenus de la seigneurie de Vayres pour 5.500 livres.
- 8° 26 octobre 1691. Jean Feyder, marchand de Bordeaux, loue le grand et le petit péage de Vayres.
- 9° 10 mai 1690. Bail du passage traversier de Saint-Pardon en faveur de Jean Goubelle, batelier.
- 10° 14 février 1693. Location à Jean Goubelle et Bernard Tarrant d'une maison à Saint-Pardon et du passage traversier.
- 11° 28 mai 1696. Location de la terre et seigneurie de Vayres à Jean Bergeon et Jacques Hosten, ainsi que des droits de péage et de passage, pour 12.000 livres par an.
- 12° 30 mars 1700. Même location pour 15.000 livres par an.
- 13° 1er juillet 1700. Charles Pouget, de Vayres, effectue la même location pour 16.000 livres par an (sans doute la location du 30 mars a-t-elle été résiliée).
- 14° 4 juillet 1706. Bail en faveur de Jacques Hosten et Jean Bergeon.
- 15° 19 mai 1706. Antoine Dupuy, bourgeois de Libourne, loue pour 3 ans le grand et le petit péage levés en la ville de Libourne.
- 16° 14 juillet 1720. Lenfant Denis, commissaire-garde d'Artillerie du château-Trompette, à Bordeaux, loue la terre et seigneurie de Vayres, moyennant 15.000 livres chaque année.
- 17° 24 juillet 1725. Léonard Fontémoing, bourgeois de Libourne prend à bail, pour 5 ans, les péages levés en la ville de Libourne pour 700 livres par an (4).

A. VIDÉAU.

(4) Les 2 cahiers ont été rédigés entre 1725 et 1732. En effet, ils sont tous deux terminés par : « Collationné aux originaux par nous Conseiller, secrétaire du Roy, maison, couronne de France et de ses finances » NOBLET.

Or, Noblet figure à l'Almanach Royal à partir de 1683 comme secrétaire. On trouve encore son nom, comme doyen des secrétaires dans l'Almanach royal de 1732. Mais son nom n'est plus mentionné à partir de l'année suivante.

# Un Habitat de l'âge du Fer

SUR LA COMMUNE DE VAYRES (Gironde)

Cet habitat se situe sur la langue de terre élevée qui sépare la Dordogne de son affluent le Gestas entre le bourg qui est construit sur l'extrémité Sud et le château construit sur l'extrémité Nord. Il en occupe l'endroit précis où le plateau domine directement la Dordogne d'une hauteur de dix mètres et cela sur une longueur d'environ cent mètres.

Tout ce plateau constitue par lui-même un endroit facile à défendre. Le lieu occupé par cet habitat à toucher le fleuve (« il y en a d'autres ») est situé sur un terrain ensemencé où jusqu'à ce jour aucun sondage n'avait été effectué. A la suite d'un labour profond, une quantité de débris de céramiques de tout type fut amenée en surface.

La prospection de surface a donné une certaine quantité de fragments de poterie, il a été ramassé des fragments de bols, coupes, coupelles, jattes, urnes en pâte grise et des débris de gros récipients en pâte rouge grossière.

## FRAGMENTS TYPIQUES DE LA TÈNE

(ramassés en surface)

I. — Coupelle évasée en pâte grise ocree mal lissée à fin dégraissant d'un diamètre de 15 cm, épaisseur 1 cm, décorée au pouce à la base.

II. — Coupe évasée à fin dégraissant, en pâte grise, faite au tour, diamètre 20 cm, épaisseur 7 mm, décorée au pouce à la base.

III. — Paroi de coupelle en pâte grise avec large ourlet de 3 cm au bord, épaisseur de la paroi 8 mm, diamètre 13 cm, sans décor.

IV. — Bol très grossier en pâte gris-beige, dégraissant siliceux, diamètre 12 cm, épaisseur 11 mm, sans décor.

V. — Urne à lèvre en pâte grise rugueuse, diamètre d'ouverture 15 centimètres, épaisseur 7 mm, décorée d'une ligne méandrée incisée à 2 cm du col.

VI. — Urne, mêmes genre et dimensions, décorée de 2 virgules couplées incisées sous le col.

Blocs d'argile cuits rougis par le feu de 7 à 10 centimètres d'épaisseur (ayant pu servir de sol de four), des blocs de terre battue gris, et de nombreux débris d'os d'animaux domestiques et sauvages, cheval, bœuf, mouton, porc, cerf, sanglier.

Aucune arme, objet de parure, ni ossement humain ne furent trouvés à ce jour.

H. CROCHET.

## Vestiges archéologiques à Sablons

La commune de Sablons-de-Guitres semble renfermer de nombreuses traces des civilisations disparues. Un de nos membres, M. A. Besnier s'est attaché à recueillir depuis des années tout ce qui peut intéresser l'histoire et la préhistoire de son petit terroir. Sous sa conduite j'ai pu voir une jolie hache polie en quartzite, trouvée au lieudit les Mottes, quelques tuiles à rebords entières provenant du Petit Barail ; il s'agit probablement d'une tombe car il n'existe aucune substruction. Une meule à grains gauloise mise au jour au cours d'un labour profond au même endroit, est offerte à notre musée par M. D. Benay qui l'a découverte. Elle a été malheureusement brisée, car elle était intacte à l'origine (1).

D'autre part, au cours d'un défonçage au Grand Jolin, M. Besnier a remarqué des emplacements où la terre noire tranchait sur le sol graveleux. Il a eu l'heureuse idée d'y ramasser des tessons de poterie qui me paraissent de la période de la Tène. Un col de vase décoré au peigne est très caractéristique. Des tessons à bourselet digité semblent Hallstattiens, s'ils ne sont pas antérieurs ; ils ressemblent à certains trouvés au Gurb. On peut se demander à leur sujet s'il ne faut pas les classer au Bronze Moyen. En effet, j'avais parlé du vase de la cachette des Vigneaux à Talais décoré de cordons digités et de pastillage. C'est bien lui, j'en ai maintenant la preuve, qui fut présenté par Berchon, à Paris, en 1889.

A côté de cette céramique nous trouvons en plus grande quantité de tessons de vases du Moyen-Age du type « pégau », à anse partant du bord. J'en ai moi-même recueilli une quantité importante en suivant un labour. En même temps j'ai pu observer un foyer en argile durcie duquel j'ai retiré des tessons de grosse poterie brune et épaisse ; des trous pratiqués avant cuissage semblent indiquer que nous nous trouvons en présence d'une grosse faisselle qui semble difficile à dater. Un clou de fer a été aussi récolté dans le foyer.

En dehors de la zone noire qui forme un grand cercle, M. A. Besnier a trouvé un petit vase à panse ovoïde et pied plat de 8 cm de diamètre et de 8 centimètres de haut ; il est tourné et décoré d'une légère canelure sous le col. Avec lui se trouvait une assiette de 18 centimètres de diamètre dont l'extérieur et une bande intérieure étaient peints en noir. Il me paraît difficile de pouvoir rattacher ces objets à la Tène. Ils sont plutôt très postérieurs.

(1) Cette meule fut découverte en 1948 et présentée par J.-A. Garde (Bulletin n° 34, 2e trimestre 1948, p. 27) auquel on pourra se rapporter pour les dimensions.

Nous nous trouvons donc en présence d'un habitat proto-historique, abandonné au cours de la période de transgression flandrienne pendant laquelle il était recouvert par les eaux, puis réoccupé au Moyen-Age. C'est la seule explication possible du petit nombre des vestiges de la Tène qui ont pu disparaître avec le ravinement des eaux. Par contre, la poterie moyennageuse est beaucoup plus abondante et paraît indiquer une assez longue occupation.

Il me reste à féliciter M. A. Besnier pour l'intérêt qu'il apporte à la recherche des témoins du passé, et à le remercier de m'avoir permis d'étudier le matériel qu'il a recueilli. Il est possible que d'autres découvertes intéressantes aient lieu dans l'avenir.

A. COFFYN.

\* \*

#### NOTES BIBLIOGRAPHIQUES

Bulletin de la Société Archéologique, Historique, Littéraire et Scientifique du Gers, 4e trimestre 1961 : A propos du problème des pigeonniers à pied et des pigeonniers-volière, H. Polge établit d'une façon certaine l'équivalence des termes *fuite* et *hune*. Petite note qui intéressera fort les amateurs de ces pittoresques volières.

Bulletin de la Société Hist. et Arch. du Périgord, 1961, 4e trimestre : Notre collègue, Mme L. Gardeau fait une intéressante étude de la Faïencerie de Montpeyroux (pp. 165-176).

Revue Historique de Bordeaux, 1961, 4e trimestre : Excellente présentation de l'exposition « Trésors d'Art Polonais », à la Galerie des Beaux-Arts de Bordeaux, par F. Aussaresses. De très belles reproductions l'accompagnent, notamment une Vierge à l'Enfant du XV<sup>e</sup> siècle.

« Les styles céramiques du Néolithique français », de J. Arnal, G. Bailloud et R. Riquet, Préhistoire, tome XIV, 1960. Ces trois céramologues aussi passionnés que savants établissent avec une masse importante de documents les grands cadres dans lesquels s'inscrit notre néolithique. Si l'on peut regretter le long retard apporté à la publication de ce travail, il faut souligner son importance, sa richesse iconographique. Il est indispensable à tout néolithicien.

Bulletin de la Société de Géographie de Rochefort, n° 8, 1961. M. C. Gabet continue la publication de son étude remarquable sur les dolmens de la région de Rochefort. Très complet, extrêmement documenté, ce travail rendra de grands services, et prouvera l'utilité des petites Sociétés comme les nôtres.

A. C.

## Actes de la Société Historique et Archéologique de Libourne

### Séance du 8 Avril 1962

*Présidence de M. Emile PROT, président*

*Présence de :* M. Emile Prot, *président* ; M. J.-A. Garde, *président honoraire* ; MM. Jean Ducasse, David, Dubuch, Colonel Lewden, Mirande, Duclion, Flourac, *membres du Conseil* ; MM. Morin, Decros, Almain de Hase, H. Crochet, J.-Yves Crochet, Lassalle, Friquet, Rouchoux, Boucher, Largeateau, Basse, Lamazelle, Dalidet, Métois, Sèze, Domingé ; B. Ducasse, *Secrétaire général*.

*Excusés :* Mme Gardeau, MM. Faure, Videau, Besson, Cayre, Redeuilh.

La bienvenue est souhaitée à MM. Sèze, Métois, Dalidet, J.-Yves Crochet, qui assistent pour la première fois à la séance.

*Décès.* — Nous déplorons le décès de M. Pourrat à la La Tresne.

Nous apprenons également la disparition de M. Trochon, de Branne, préhistorien et collaborateur de l'abbé Labrie, dans ses diverses recherches et fouilles de l'Entre-deux-Mers. Il nous avait reçu fort aimablement, il y a quelques années, lors d'une sortie d'études dans le Brannais.

*Dons au Musée.* — De M. Benay, de Sablons-de-Guitres — par l'intermédiaire de M. Besnier : une meule.

*Nouveaux Membres.* — M. Métois, instituteur, à Lalande-de-Pomerol ; M. Lescarret, 40, rue des Frères Faucher à Bordeaux, présentés par M. Coffyn et Mme Michollin.

M. Boidron, domaine de Lagrange, à Lussac, présenté par MM. Garde et Goizet.

M. Lacroix, maire des Artigues-de-Lussac ; MM. Marius Lacroix et Bernard Lacroix, à Pagaud, (Les Artigues-de-Lussac) ; M. Jean Boireau, président des jeunes agriculteurs du canton de Lussac, aux Jays (Les Artigues de Lussac), présentés par MM. Garde et Boidron.

M. Delol, président du Syndicat des Sables Saint-Emilion, 38, cours Tourny à Libourne ; Madame Breilh, œnologie, 54, rue Gambetta, à Libourne, présentés par MM. Garde et Cailler.

M. Dalidet, à Lalande-de-Pomerol, présenté par MM. Métois et Coffyn.

M. Jean-G. Périé, La Sauvanelle, route de Saint-Emilion, présenté par MM. Boucher et Decros.

#### PUBLICATIONS REÇUES AU 8 AVRIL 1962

##### *Bulletins des Sociétés Correspondantes :*

- Bulletin de la Société du Borda : 1961, 3e trimestre.
- Revue Historique de Bordeaux et du Département de la Gironde, 1961, 4e trimestre.
- Bulletin Société Hist. et Arch. du Périgord, 1961, 4e trimestre.
- Bulletin Soc. Géographique de Rochefort, 1961, n° 8.
- Bulletin Société des Etudes du Lot, 1961, 4e trimestre.
- Les cahiers du Réolais, 1961, n° 49.
- Bulletin Société Arch. Hist. du Gers, 1961, 4e trimestre.
- Bulletin Société Préhistorique Française, n° 8, 9 et 10 de 1961.

*Livres et Revues :*

- « Une tâche urgente pour les archéologues et les historiens » tiré à part des Annales de Bourgogne de Juillet 1961, par A. Colombet, don de l'auteur.
- La Vie de Bordeaux, Janvier, Février 1962 et Mars 1962.
- Informations et Documents, n° 153 à 157 de Janvier et Mars 1962.
- « Réserves françaises d'oiseaux de mer et de marais », don de l'Union des Fédérations Départementales Côtierères des Chasseurs, Paris, 1961.
- « Verbe et adverbe », Thèse de doctorat par Arne Klum, Upsala, 1961.

*Acquisition :*

« Des hommes et des Activités autour d'un demi-siècle », J. et B. Guérin, Bordeaux 1937.

*Dons aux archives.* — De M. Garde : L'Indicateur-Journal du département de la Gironde 1810, 1811, 1813, 1827, 1828 (16 exemplaires) ; Le Mémorial Bordelais 1820 à 1828 (60 exemplaires) ; Le Mémorial Bordelais nouveau format 1829 (8 exemplaires) ; Journal de la Guienne 1833 (12 exemplaires) ; Journal des Débats 1826, 1816, 1832 (7 exemplaires).

## PRESENTATIONS ET COMMUNICATIONS

11<sup>e</sup> — A propos du *cadenas* présenté par M. Prot (présentation dernière séance, n° 7) Madame Gardeau nous précise que cet objet doit être un cadenas de chaîne de prisonnier ; celle-ci étant placée aux chevilles, le cadenas circulaire ne risquait pas de blesser le prisonnier.

Il y en a un au musée de Villefranche de Lonchapt (vitrine Gurson) qui fut trouvé il y a 80 ans dans la terre avoisinant l'ancienne prison.

12<sup>e</sup> — A propos de *Montpeyroux*, dont il fut question dans notre Sortie d'Etude (p. 28), Mme Gardeau nous en rappelle l'origine gallo-romaine, attestée par la toponymie, des monnaies de Bronze, des débris de poteries, des vestiges de construction sous la cour du château.

Il y eut un Prieuré dépendant de Saint-Florent-Les-Saumur (1081) à qui on doit sans doute la belle abside romane de l'église.

Le château est une maison noble, agrandie et fortifiée, dans les dernières années du 16e siècle, par Bertrand de Montaigne, qui donna à cette maison, dite des Marroux, le nom de Matecoulon.

Il a été transformé et abaissé au milieu du 18e siècle.

Une faïencerie fut installée dans les bâtiments, à l'ouest de l'église, et fonctionna activement durant un quart de siècle. Elle a été fermée en 1840 (voir Bulletin de la Société du Périgord, 1961, 3e fascicule).

Madame Gardeau nous indique que ce château dépendait de Montravel siège de la juridiction, et n'a jamais eu droit de justice.

Y a-t-il un rapport entre la faïencerie et les vestiges que nous avons vus ? Nous ne le croyons pas, mais espérons des éclaircissements.

13<sup>e</sup> — M. Coffyn signale quelques *vestiges archéologiques* à *Sablons*, de la part de M. Besnier. Celui-ci s'est heureusement occupé de provoquer un don au musée d'importance : une meule en pierre, naguère signalée par M. Garde (voir Bulletin n° 54).

14<sup>e</sup> — M. Crochet présente différents objets découverts à Vayres dans un habitat de l'âge du Fer. Voir note détaillée par ailleurs.

Notre collègue présente encore des poteries découvertes place Pey Berland à Bordeaux.

13<sup>e</sup> — M. Flourac fait circuler un très bel objet : un ciboire byzantin en ivoire, avec couvercle, très artistiquement sculpté, et autrefois peint — Epoque romane.

16<sup>e</sup> — A propos de la récente arrivée, au château Saint-André, d'un moulage de la « Vénus aux amours » : sur demande de plusieurs collègues, M. Garde fait la déclaration suivante :

Le 2 Mars 1964 M. Braemer de la Direction des Musées de France répondait à la demande que je lui avais présentée au nom de la Société Historique et Archéologique du Libournais :

« Lorsqu'un moulage de la Vénus aux amours de Saint-Georges-de-Montagne aura été exécuté, le Musée de Libourne sera bien entendu le premier à en bénéficier de manière à ce qu'il puisse être placé avec les objets provenant des stations romaines dans une salle digne d'eux ».

C'est donc bien pour le compte de la Société et non pour la Ville que ce moulage a été envoyé au Musée de Libourne.

17<sup>e</sup> — M. Coffyn a fait une étude sur une statuette néolithique trouvée à Rouanne.

On la lira d'autre part. Nous notons avec satisfaction que le Libournais possède, avec le tertre de *Thouil* un site de la plus haute importance.

M. Coffyn signale les travaux de défonçage qui se font actuellement sur ce plateau. Des fonds de cabanes ont été remontés par la charrue, à la limite de l'habitat naguère identifié par M. Bernard Ducasse. Des débris de poteries ainsi que des fragments de meules en assez grand nombre ont été recueillis par MM. Coffyn et Ducasse.

18<sup>e</sup> — M. Coffyn montre un curieux objet, un ossement percé de trous : instrument de musique (flûte ?) d'époque indéterminée.

19<sup>e</sup> — Question : qui connaît l'existence ou un ouvrage signalant un dolmen entre Saint-Antoine-sur-l'Isle et le Le Pizou ?

20<sup>e</sup> — M. Friquet demande où se trouvait à Libourne *Le jeu de paume de messieurs de Morlanc* signalé dans la Revue (n° 14, p. 30).

21<sup>e</sup> — M. Videau a envoyé une note *A propos de Jeanne d'Albret et de titres domaniaux de la seigneurie de Vayres*. A lire d'autre part.

B. D.

#### LISTE DES MEMBRES DE LA SOCIETE

Par suite de diverses circonstances, plusieurs omissions ou erreurs, involontaires et profondément regrettables, se sont glissées dans la liste des membres de la Société. Nous nous en excusons. Rectification sera faite lors de la prochaine liste publiée, en 1963 (*Prière de signaler toute erreur, omission, ou changement d'adresse au secrétaire général*).

---

*Le Gérant : B. DUCASSE.*